

CHAPITRE PREMIER

Tac, tap... tac, tap... tac, tap...

C'était aussi régulier qu'un battement de moteur Diesel, et le balayeur finit par se retourner. La pluie tombait depuis le matin, et les rues désertes étaient d'une tristesse infinie.

Balayer des kilomètres de goudron toute son existence n'est pas tellement réjouissant, mais lorsqu'il faut le faire dans la solitude, sans prononcer un mot, c'est proprement intolérable.

Donc, le balayeur s'appuya sur son balai et pivota.

L'homme boitait de la jambe droite. Il était tête nue, sans manteau, mais malgré ses cheveux blancs, son teint livide, le froid et la pluie, il avançait en se tenant très droit, sans un regard pour le bord du trottoir qu'il suivait, les arbres dénudés, les lampadaires, les flaques d'eau...

Le balayeur souffla dans ses mains, sourit aimablement.

– Sale temps ! jeta-t-il.

Le vieillard passa à un mètre, raide, glacé.

Tac, tap... tac, tap... tac, tap...

Ses talons étaient ferrés, et le lacet dénoué de son soulier gauche frétillait comme un ver. Ses mains pendaient le long de son corps, curieusement immobiles, sans ce léger balancement que provoque la marche, et ses pieds paraissaient ne pouvoir se décoller du sol qu'au prix d'un effort fantastique.

Cependant, l'homme progressait rapidement, d'une manière heurtée mais efficace, insensible à ses vêtements dégouttant d'eau, conservant son regard fixe braqué droit devant lui.

Le balayeur le regarda traverser la rue, puis tourna la tête en entendant le ronronnement doux que produisant la voiture noire qui roulait lentement en suivant le trottoir. C'était une énorme et vieille Chevrolet aux chromes rouillés, conduite par un petit homme jaune, coiffé d'un feutre dont le bord rabattu dissimulait à demi le visage.

Plus loin, le vieillard tourna en direction du centre, et le balayeur le perdit de vue. Peu après, la Chevrolet vira à son tour et disparut en lâchant une bouffée de fumée grise par l'orifice rongé de son tuyau d'échappement.

Le balayeur regarda un moment ce nuage que la bise effiloçait puis alluma son mégot et se remit stoïquement à balayer le pavé gras.

Il était 10 heures du matin ; on terminait le mois de janvier, et ceux qui n'avaient rien à faire dehors, restaient chez eux, au coin du feu. Il faisait vraiment froid, à Chinook, Montana...

Tac, tap... tac, tap...

Le caissier jeta un coup d'œil au petit vieux qui venait d'entrer, vit qu'il portait une grosse valise et qu'il était complètement trempé, et pensa qu'un homme de cet âge aurait dû prendre plus de soin de sa personne.

La banque était presque vide.

En plus du caissier, il y avait cinq employés, tous penchés sur leur travail, et M. Linding, le directeur, qu'on apercevait derrière son bureau, dans une pièce dont la porte était entrebâillée.

Herold, le caissier, se remit à compter la liasse que venait de lui remettre M. Belegs, de la Belegs & Hunter Co., et ses lèvres remuèrent silencieusement : \$800, \$850, \$900, \$950...

– Allons, Charly ! fit avec impatience M. Belegs, vous savez bien que le compte y est !

Il parlait doucement, protestait par habitude, mais il se sentait bien dans la chaleur un peu entêtante que répandait le chauffage central au gaz et n'était pas pressé de se retrouver dans l'air froid de son bureau. Il alluma un cigare, observa le vieillard à la valise à travers la flamme de son allumette.

Celui-ci était immobile, entre la porte et le comptoir, et une large flaque d'eau commençait à entourer ses pieds bizarrement joints. Il fixait un point du mur où s'étalait une affiche conseillant de souscrire à un emprunt, mais M. Belegs se rendit parfaitement compte qu'il ne la voyait pas.

Soudain, le vieillard tourna lentement sur lui-même, et ses yeux ternes se posèrent sur M. Belegs, glissèrent sur le crâne du caissier, se braquèrent sur la liasse de billets.

M. Belegs fut si désagréablement impressionné qu'il retira son cigare de sa bouche, crispa le poing et se cala fermement sur ses jambes, exactement comme si ce petit vieux fragile eût représenté une menace immédiate, imprécise, mais certaine.

Tout à coup, Herold cessa de compter et releva la tête en même temps que les autres employés ; et M. Linding apparut sur le seuil de son bureau et ôta ses lunettes.

Personne n'avait rien dit, il ne s'était rien passé, le petit vieux n'avait point bougé, mais il semblait que l'atmosphère venait subitement de s'épaissir, au point que la fumée qui montait du cigare de M. Belegs en volutes tourbillonnantes, une seconde auparavant, paraissait maintenant tendue comme un fil de laine entre le cigare et le plafond.

– Eh bien, commença M. Linding, que se passe-t-il ?

Il avait l'intention d'ajouter autre chose mais ferma la bouche en constatant que personne ne l'écoutait. Puis, subitement, il n'eut plus envie de parler ni de bouger.

D'ailleurs, tous étaient aussi immobiles que le vieillard à la valise, et M. Belegs remarqua qu'une mouche qui bourdonnait à ses oreilles depuis un instant venait sans doute de se poser, car il ne l'entendait plus. Il se dit encore qu'on était en janvier et que le ronronnement précédent ne pouvait provenir d'une mouche, puis il ne pensa plus à rien.

Avec les employés, Herold et M. Linding, il regarda le petit vieux passer derrière le comptoir, marcher en boitant jusqu'à la caisse et en ouvrant la porte. Là, le vieillard releva le couvercle de la valise et se mit tranquillement à l'emplier des liasses de billets.

Lorsque la valise fut pleine, le vieillard la referma soigneusement, fit le tour du comptoir et sortit sans se retourner.

La porte battante se balança un moment après son passage, et rien ne bougea plus dans la salle silencieuse.

Trente secondes passèrent et, soudainement, M. Linding poussa un hurlement :

– C'est un hold-up ! Vite, la sirène !

Le pied droit de chaque employé appuya sur la pédale d'alarme, et la sirène reliée au poste de police hulula lugubrement tandis que M. Linding et M. Belegs se ruaient au-dehors.

– Il est là ! gueula M. Belegs.

Le vieillard était effectivement étendu dans le ruisseau, mais la valise bourrée de dollars avait disparu...

La voiture de police déboucha à une allure folle, freina devant la banque, et six policiers armés en jaillirent.

– C'est un hold-up ! répéta M. Linding, faiblement.

Et il s'effondra en même temps que M. Belegs qui se tenait à ses côtés.

Les policiers tentèrent de les ranimer, mais découvrirent très vite qu'ils étaient morts. Alors, ils pénétrèrent dans la banque et y trouvèrent les cadavres encore chauds des cinq employés et de Charly Herold, le caissier...

– Quel est votre nom ?

– Harry Diamond.

– Profession ?

– Balayeur.

Le commissaire se laissa tomber dans son fauteuil.

– Bien, M. Diamond, dit-il d'un ton las, vous prétendez connaître cet homme ?

Le balayeur pencha la tête, observa le portrait du vieillard aux cheveux blancs.

– C'est bien lui, dit-il, mais je n'ai jamais prétendu le connaître ! J'étais simplement en train de balayer lorsqu'il est passé à côté de moi...

– Quelle heure était-il ? coupa le commissaire.

– 10 heures du matin.

– Ce matin ?

– Bien sûr ! Il pleuvait depuis l'aube, et ce type se baladait sous la flotte sans même un galure...

– Où étiez-vous quand vous l'avez vu ?

– Avenue Roosevelt.

– D'où venait-il et dans quelle direction allait-il ?

– Il venait de la gare, marchait vers le centre.

– Auparavant, vous ne l'aviez jamais vu ?

– Non, pas plus que la bagnole qui le suivait.

Le commissaire sursauta.

– Vous êtes certain ?

– Et comment ! C'était une vieille Chevy conduite par un petit mec tout jaune avec un feutre vissé sur le cassis !

– Jaune... Chinois, Japonais ?

– Alors là... ! J'trouve qu'ils ont tous la même bobine ces mecs... Puis, j'dis ça, mais il était peut-être seulement bronzé !

Le commissaire balaya l'air de sa main.

– Revenons à la Chevrolet, M. Diamond. Comment était-elle ?

Noire, avec des chromes rouillés et un tuyau d'échappement bouffé aux mites... Enfin, j'veux dire qu'il était usé, quoi ! La bagnole faisait une fumée de tous les diables ! Sûr qu'elle date au moins d'la Guerre de Sécession !

– Vous n'avez pas remarqué son immatriculation ?

– Non.

Le commissaire regarda le groupe d'inspecteurs immobiles, reporta son attention sur le balayeur.

– Cet homme, demanda-t-il en désignant le portrait que les journaux avaient publié, vous a-t-il particulièrement frappé ?

Harry chiffonna sa casquette entre ses grosses mains.

– Ben, hésita-t-il, j'ai trouvé qu'il était curieux...

– C'est-à-dire ?

– D'abord, il boitait de la jambe droite ; puis, lorsque je lui ai parlé, il ne m'a même pas regardé.

– Que lui avez-vous dit ?

– Oh ! Rien de spécial ! Y pleuvait, alors j'ai dit : « Quel sale temps ! » ou quelque chose comme ça... Y avait personne dans les rues et j'me barbaïs ! C'est pas marrant de...

– Donc, coupa le commissaire, il ne vous ni regardé ni répondu. Et à part cela, M. Diamond ?

– Ben, à part ça, il était blanc comme un linge et raide comme un manche à balai...

Il rigola un coup, remua les mains et ajouta :

– Et j'en connais un bout, dans les balais !

Le commissaire se fendit d'un sourire étroit, alluma une cigarette.

– C'est bien, M. Diamond, je n'ai plus besoin de vous...

Le balayeur se leva, quitta la pièce avec un certain soulagement. Il trouvait que ce bureau manquait d'air...

Dès que la porte se fut refermée sur lui, le commissaire fit un geste.

– Asseyez-vous, messieurs.

Les quatre hommes obtempérèrent, et les pieds des chaises raclèrent le sol.

– Sullivan ? fit le commissaire.

L'homme plongea dans son calepin.

– Chevrolet noire, dit-il d'un ton bref, modèle 1939, immatriculée dans l'Ohio. Nous l'avons retrouvée sur la Route 2 entre Zurich et Harlem. Le siège avant portait des traces de boue et la banquette arrière la marque d'un objet probablement métallique, de 25 sur 50, sûrement très lourd. Aucune empreinte digitale.

Il referma son calepin, s'adossa, étendit les jambes.

– Detrick ? jeta le commissaire.

L'homme ôta son mégot de ses lèvres.

– Néant, dit-il. Personne n'a vu cet homme Il ne portait aucun papier d'identité et ses vêtements ont été démarqués...

– De quoi est-il mort ?

– J'attends le rapport du légiste. Je sais seulement qu'il boitait effectivement de la jambe droite. Ses empreintes ont été transmises au FBI.

Le commissaire secoua la cendre de sa cigarette, pivota légèrement vers le troisième inspecteur.

– A vous, Lonwey.

– Je n'ai pas le compte exact, répondit Lonwey. Seul Linding et le caissier savaient ce qu'il avait en roulement au moment du coup dur. Belegs avait apporté \$1,500, et je crois que nous pouvons tabler sur une somme approximative de \$80.000. Les coffres n'ont pas été touchés. On s'est contenté de rafler ce que contenait la caisse. Il n'y a pas eu de choc. Tout s'est passé en douceur, et le personnel de l'agence qui est installée au-dessus de la banque n'a rien entendu avant qu'on ne déclenche le signal d'alarme. Seule, une jeune fille souffrante qui revenait du collège a déclaré avoir remarqué une voiture noire. Elle n'a pu en indiquer la marque, mais se souvient l'avoir vue décoller du trottoir peu avant que ne retentisse la sirène. Entre-temps, elle était rentrée dans le couloir de son immeuble et lorsqu'elle en est ressortie au bruit du signal d'alarme, le petit vieux était déjà couché dans le ruisseau, et Belegs et Linding se penchaient sur lui. Ensuite, notre voiture est arrivée. C'est tout...

Le commissaire écrasa violemment son mégot dans le cendrier.

– Neuf morts pour \$80.000 ! rugit-il. C'est invraisemblable ! Bon Dieu ! Twain, savons-nous au moins à présent comment ils ont été tués ?

Le quatrième inspecteur écarta les mains dans un geste d'impuissance.

– Pas encore, chef. Le légiste réserve sa réponse. Il demande leur avis à deux de ses collègues. Entre deux portes, j'ai vaguement entendu parler de coagulation fulgurante du sang, mais ce n'est pas très précis, n'est-ce pas ? Il faut attendre la réponse du légiste...

Le commissaire s'accouda à son bureau, regarda ses hommes et articula sans enthousiasme :

– C'est la première fois depuis bien longtemps que nous démarrons une enquête sans avoir l'ombre d'un début de piste ! Sullivan, ne pouvez-vous vraiment pas faire parler cette Chevrolet ?

L'inspecteur haussa les épaules.

– Demain, répondit-il mornement, je connaîtrai le nom de son propriétaire et à quelle date on la lui a fauchée ! Mais c'est pas ça qui nous avancera...

La porte s'ouvrit violemment, et le médecin légiste pénétra vivement dans la pièce enfumée. Il était rouge, terriblement surexcité.

– J'ai votre rapport ! jeta-t-il ; mais crampez-vous à votre siège !

Un silence lourd lui répondit. Il fit un pas, se plaça sous la lampe et déplia d'une main frémissante une feuille manuscrite.

– L'examen auquel je me suis livré, avec deux de mes collègues, a révélé ce qui suit : Linding et Belegs, le caissier et les cinq employés ont été littéralement atomisés ! Leur sang est sec comme du plâtre, et nous avons estimé qu'ils avaient été soumis à un bombardement radioactif d'au moins 150 roentgens !

Il essuya la sueur qui coulait de son front, jeta un coup d'œil circulaire par-dessus ses lunettes et reprit d'une voix vibrante et creuse tout à la fois :

– Quant à l'autre, le vieillard inconnu, nous sommes absolument certains que son décès remonte au moins à six mois !

Il se laissa choir sur une chaise, hocha le front et répéta comme s'il désirait se persuader lui-même :

– Six mois ! Je suis catégorique !

Dans le bureau, tous les regards se portèrent sur la photo du vieillard aux cheveux blancs.

Qui était-il ?